

Source : Michelle Perrot et Georges Duby, « Ecrire l'histoire des femmes », *L'histoire des femmes en Occident*, tome 1, Paris, Pion, 1990-1991, p. 11-24.

Écrire l'histoire des femmes ? Longtemps la question fut incongrue, ou absente. Vouées au silence de la reproduction maternelle et ménagère, dans l'ombre du domestique qui ne vaut ni d'être compté ni d'être raconté, les femmes ont-elles seulement une histoire ? Élément froid d'un monde immobile, elles sont l'eau stagnante quand l'homme flambe et agit : les Anciens le disaient et tous le répètent. Médiocres témoins, éloignées du théâtre où s'affrontent les héros maîtres de leurs destinées, auxiliaires parfois, rarement actrices – et alors, par quelle défaillance du pouvoir ! –, elles sont le plus souvent sujets, acclamant les vainqueurs et plaignant leur défaite, éternelles pleureuses dont les chœurs accompagnent en sourdine toutes les tragédies.

Et puis, que sait-on d'elles ? Les traces ténues qu'elles ont laissées proviennent moins d'elles-mêmes – car « rien ne sçay ; oncques lettre ne lus » – que du regard des hommes qui gouvernent la cité, construisent sa mémoire et gèrent ses archives. L'enregistrement primaire de ce qu'elles font et disent est médiatisé par les critères de sélection des scribes du pouvoir. Indifférents au privé, ils s'attachent au public où elles n'entrent pas. Qu'elles y fassent irruption, ils s'en inquiètent comme d'un désordre qui, d'Hérodote à Taine, de Tite-Live aux modernes commissaires de police, suscite d'identiques stéréotypes. Les recensements mêmes négligent les femmes ; à Rome, on les compte seulement si elles sont

héritières ; il faut attendre le III^e siècle après J.-C. pour que Dioclétien ordonne, pour raison fiscale, leur dénombrement. Au XIX^e siècle, le travail des femmes agricultrices ou paysannes est constamment sous-estimé puisqu'on ne retient que la profession du chef de famille. Le rapport des sexes imprime sa marque aux sources de l'histoire, et conditionne leur inégale densité.

De l'Antiquité à nos jours, la faiblesse des informations concrètes et circonstanciées contraste avec la surabondance des images et des discours. Les femmes sont représentées avant que d'être décrites ou racontées, bien avant qu'elles ne parlent elles-mêmes. Peut-être même le déferlement des images est-il proportionnel à leur retraite effective. Les déesses peuplent l'Olympe des cités sans citoyennes ; la Vierge trône sur les autels où officient les prêtres ; Marianne incarne la République française, affaire virile. La femme imaginée, imaginaire, voire fantasmée, submerge tout.

[...]

Que dire de la prolifération des discours, venant des penseurs, des organisateurs ou des porte-parole d'une époque ? Philosophes, théologiens, juristes, médecins, moralistes, pédagogues... disent inlassablement ce que les femmes sont, et surtout ce qu'elles doivent faire. Car elles se définissent d'abord par leur place et leurs devoirs.

[...]

Comme aussi l'évolution de la pensée sur la différence des sexes qui, depuis les Grecs, travaille la culture occidentale. Elle oscille entre les figures – athéniennes, baroques – du mélange – l'androgyné, l'hermaphrodite, le travesti, la part possible de l'un dans l'autre – et celles, classiquement rassurantes, de la différence radicale : deux espèces dotées de leurs caractères propres, objets d'une reconnaissance intuitive plus que d'une connaissance scientifique². L'identification du corps féminin, bloquée par le carcan des représentations primaires, progresse lentement. De Galien à Roussel (et à Freud ? on en discutera), les considérations sur le physique et le moral de la femme se relaient et se répètent ; et il faudra beaucoup de temps pour que les médecins tirent toutes les conséquences de leurs découvertes – celles du XVII^e siècle par exemple en matière d'ovulation – quant à la physiologie de la fécondation ou la compréhension de la sexualité féminine. De ce point de vue, erreurs, errements et aveuglements composent une histoire très bachelardienne des obstacles que les préjugés opposent à la conscience.

C'est que, mythiques, mystiques, scientifiques, normatifs, savants ou populaires, ces flots de discours récurrents, où il faut parfois beaucoup d'attention pour discerner des modulations et des glissements, s'enracinent dans une commune épistémé. Ils proviennent d'hommes qui disent « nous » et

Et elles, que disent-elles ? L'histoire des femmes est, d'une certaine manière, celle de leur prise de parole.

Syncopée, la voix des femmes s'enfle au cours des temps, singulièrement dans les deux derniers siècles, en raison notamment de l'impulsion féministe. On ne saurait l'entendre de manière linéaire ; toute intervention, chaque mode d'expression doivent être replacés en leur lieu et leur moment et comparés aux formes masculines. Parler, lire, écrire, publier : c'est toute la question des rapports des sexes à la création et à la culture qui sous-tend celle des sources elles-mêmes.

L'histoire des femmes, dont notre ouvrage est tributaire et solidaire, s'est développée depuis une vingtaine d'années. Toute une série de facteurs, proches et lointains, ont contribué à son avènement. D'abord, la redécouverte, opérée dès

le XIX^e siècle, de la famille comme cellule fondamentale et évolutive des sociétés, et devenue le cœur d'une anthropologie historique qui met au premier plan les structures de parenté et de sexualité, et par conséquent le féminin. Ensuite, sous l'impulsion décisive de l'École des *Annales*, l'élargissement progressif du champ historique aux pratiques quotidiennes, aux conduites ordinaires, aux « mentalités » communes ; certes, le rapport des sexes n'a pas été le souci prioritaire d'un courant préoccupé surtout de conjonctures économiques et de catégories sociales ; il lui offre néanmoins une écoute favorable. Décisif, aussi, dans la foulée de la décolonisation, relayée par Mai 1968, le retentissement d'une réflexion politique tournée vers les exilés, les minorités, les silencieux et les cultures opprimées, et qui considère les périphéries et les marges dans leurs relations avec le centre du pouvoir.

La question des femmes ne fut pas, pourtant, posée d'emblée ; pas plus que l'histoire des femmes ne fut directement abordée. Celle-ci est le fruit du mouvement des femmes et de toutes les interrogations qu'il a suscitées. « Qui sommes-

cette histoire est devenue beaucoup plus problématique, moins purement descriptive et plus relationnelle. Au premier plan de ses préoccupations, elle met désormais le *Gender*, à savoir les relations entre les sexes, non pas inscrits dans l'éternité d'une introuvable nature, mais produits d'une construction sociale qu'il importe justement de déconstruire.

Troisième trait : il s'agit d'une histoire plurielle : dans ses points de vue, divergents, voire contradictoires, et qui ne cherchent pas nécessairement une conclusion tranchée. Entre les auteurs, il existe, certes, des points communs – et d'abord de prendre l'histoire des femmes au sérieux –, mais pas de ligne ni de langue de bois. Plurielle, aussi, dans ses objets : non pas *la* Femme, mais *les* femmes (« Les hommes, jamais l'Homme », disait déjà Lucien Febvre), voire *des* femmes, diverses dans leur condition sociale, leur croyance religieuse, leur appartenance ethnique, leur itinéraire individuel. Dans toute la mesure du possible, et à chaque fois que la question se posait, nous avons tenté d'articuler « sexe et classe », « sexe et race » jusque dans leurs divisions et leurs affrontements. Avec ces interrogations sous-jacentes : existe-t-il une « classe de sexe », selon la formule marxiste transposée à ce type d'analyse ? Une « communauté des femmes », réelle ou virtuelle ? En définitive, y a-t-il une unité du « deuxième sexe » autrement que dans le langage, et sur quoi repose-t-elle ?

Enfin, cette histoire se veut celle du rapport des sexes plus que des femmes. C'est cela sans doute le nœud du problème, et qui définit l'altérité et l'identité féminines. C'est aussi notre fil conducteur, celui qui court à travers ces volumes et, espérons-le, en fait l'unité : à savoir une constante interrogation : quelle est, à travers le temps, la nature de ce rapport ? Comment fonctionne-t-il et évolue-t-il à tous les niveaux de la représentation, des savoirs, des pouvoirs et des pratiques quotidiennes ? Dans la cité ? Dans le travail ? Dans la famille ? Dans le public et le privé, division qui n'est pas nécessairement un équivalent des sexes, mais plutôt une stratégie relativement récurrente et sans cesse reformulée pour en asseoir les rôles et en délimiter les sphères ?